

## RÉFLEXIONS SUR L'ACTUALITÉ DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

Michel DUBUISSON\*

*Toute histoire est toujours histoire contemporaine.*

Benedetto CROCE

*Le métier de l'historien est de donner à la société qui est la sienne  
le sentiment de la relativité de ses propres valeurs.*

Paul VEYNE

*L'histoire ancienne garde un sens, et même plusieurs  
pour les hommes de l'âge informatique et nucléaire*

Olivier TODD

Pourquoi s'intéresse-t-on aujourd'hui à l'Antiquité gréco-romaine ?

Formulée en ces termes, la question n'a, à vrai dire, guère de sens. Des innombrables domaines ouverts à la curiosité humaine et à sa forme organisée, la recherche scientifique, aucun n'est en soi totalement dépourvu d'intérêt. Il est tout aussi légitime de composer un volumineux traité de sigillographie que de chercher à expliquer le comportement des foules, pour autant, du moins, que ces préoccupations, tout érudites et pointillistes que certaines d'entre elles peuvent paraître, débouchent en fin de compte, directement ou indirectement, sur une meilleure compréhension du phénomène humain : « *the proper study of mankind is man* »<sup>1</sup>. Il est clair, cependant, que tout n'est pas également important. Il y a des domaines de la connaissance qui sont, plus que d'autres, riches d'enseignements et qui ouvrent à la science davantage de perspectives théoriques. Certaines périodes de l'histoire universelle et certaines civilisations ont ainsi été beaucoup plus étudiées. L'Antiquité gréco-romaine, précisément, a sans doute fait couler plus d'encre que toute autre période comparable. Son étude bénéficie en outre de structures exceptionnellement favorables : non seulement une filière spéciale lui est consacrée dans nos universités, mais on a longtemps appris le latin et même le grec à un nombre non négligeable d'élèves de l'enseignement secondaire.

Il y a évidemment à cela des raisons d'ordre historique. La civilisation occidentale, qui tend aujourd'hui, avec la technologie qui y est liée, à envahir toute la planète, est directement issue des modes de pensée et des cadres de référence de l'Antiquité classique. « Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ? ». Nos langues — même l'anglais, plus qu'à moitié roman — sont issues du latin et doivent à travers lui une bonne partie de leur vocabulaire abstrait au grec ; la littérature européenne

---

\* Ce texte a paru pour la première fois dans *Grec et latin en 1985 et 1986*, édité par Gh. Viré, Bruxelles, 1986. La version revue présentée ici est tirée de M. Dubuisson, *Histoire de l'Antiquité. Orient, Grèce, Rome*, 9<sup>e</sup> éd., Liège, 2001.

<sup>1</sup> POPE, *An Essay on Man*, 11, 1.

s'est construite en faisant constamment référence aux genres, aux œuvres, aux personnages antiques. Sans les Grecs, pas de « politique » ou de « démocratie » — ni d'ailleurs de « tyrannie » ou de « despotisme » ; sans l'histoire romaine, ni Charlemagne ni Napoléon n'eussent songé à se faire proclamer « empereurs ».

Ainsi le substrat gréco-romain de notre culture, encore considérable malgré les apparences, affleure constamment. Il fournit aux défenseurs de la tradition et des humanités d'inépuisables arguments, qu'on ne reprendra pas ici (même si nombre d'entre eux, qui font à leur cause plus de tort que de bien, auraient bien besoin d'être rediscutés et critiqués). La perspective adoptée dans ces pages est autre. Il ne s'agit pas de tenter une fois de plus de justifier ou de condamner le maintien des études classiques, mais bien de chercher quelques-unes des raisons qui expliquent un fait : la place privilégiée si souvent accordée à l'Antiquité gréco-romaine dans l'histoire universelle et dans l'ensemble du savoir humain.

Cette place, elle n'a jamais cessé de l'occuper. Dès que le Moyen Âge s'est pensé comme tel, en fait dès qu'il s'est aperçu que l'Antiquité était finie, il s'est tourné vers celle-ci pour lui demander des solutions. Si les structures politiques et juridiques de l'Europe occidentale tendront sans cesse à se définir par rapport à Rome, la pensée politique elle-même, née de spéculations grecques, restera longtemps incapable de se dégager des références antiques<sup>2</sup>.

On sait, par exemple, l'énorme influence qu'a exercée sur la théorie des régimes politiques l'analyse polybienne (d'ailleurs largement fautive) de la « constitution » romaine : Machiavel, Vico, Montesquieu surtout en sont profondément imprégnés, et l'on a montré depuis longtemps comment les notions de séparation et d'équilibre des trois pouvoirs procèdent en définitive de la description, dans le livre VI de Polybe, d'un équilibre plus imaginaire que réel entre les consuls, le Sénat et le peuple romain (respectivement composante monarchique, oligarchique et démocratique du système)<sup>3</sup>.

La conviction que l'Antiquité, surtout romaine, peut fournir de manière privilégiée des solutions à des problèmes contemporains ne se démentira pas pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Elle apparaît clairement, et d'une façon pour nous quelque peu pittoresque, dans la démarche de Lord Stanhope, premier ministre britannique, qui, avant d'entreprendre une réforme du système parlementaire de son pays, tient à consulter d'abord celui qu'il considérerait comme le meilleur expert en la matière : l'abbé de Vertot, connu pour ses études sur le fonctionnement du Sénat romain<sup>4</sup>. La même confiance un peu naïve explique bien des aspects de la Révolution et de l'aventure

---

<sup>2</sup> M. DUBUISSON, *La permanence de la pensée politique romaine de la Renaissance à la Révolution*, dans *LEC*, 67 (1999), p. 229–238.

<sup>3</sup> Cf., entre autres, Cl. NICOLET, *Polybe et les institutions romaines*, dans *Polybe (Entretiens sur l'Antiquité classique, Fond. Hardt, 20)*, Genève-Vandoeuvres, 1974, p. 209–258, et A. MOMIGLIANO, *Polybius' Reappearance in Western Europe*, *ibid.*, p. 347–372 (= *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, 1983, p. 186–209 [tr. fr.]). — R. TROUSSON, *Montesquieu et les Grecs*, dans *BAGB*, 1968, p. 273–282.

<sup>4</sup> Ce Mémoire envoyé d'Angleterre par Mylord Stanhope, secrétaire d'État et la Réponse sur le Mémoire envoyé d'Angleterre à Paris (1 décembre 1719) ont d'ordinaire été publiés à la suite de l'Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la république romaine de l'abbé français (dans l'édition de 1821 : t. II, p. 405–429). Le débat, tout empreint d'arrière-pensées contemporaines, sur le recrutement du Sénat romain continuera en Angleterre et en France pendant tout le XVIII<sup>e</sup> s. — Voir aussi M. BARIDON, *E. Gibbon et le mythe de Rome. Histoire et idéologie au siècle des Lumières*, Paris, 1977.

napoléonienne, qui doivent à l'Antiquité classique non seulement des décors et un vocabulaire (consuls, tribuns, sénatus-consultes, plébiscites), mais aussi, et surtout, une attention particulière à certains problèmes, voire une politique. L'un des plus grands spécialistes actuels de Napoléon n'hésite pas à affirmer, par exemple, que « l'intérêt porté (par l'empereur) au système routier vient ... de l'exemple romain »<sup>5</sup>. Il y aurait là matière à une recherche d'ensemble bien intéressante, à laquelle une imposante étude de Jacques Bouineau avait fourni de nombreux matériaux qui n'ont guère été exploités<sup>6</sup>.

Le développement, au XIX<sup>e</sup> s., d'une '*Altertumswissenschaft*' digne de ce nom a plutôt accéléré que ralenti le mouvement, tant chez les spécialistes que chez les profanes. Ce n'est assurément pas un hasard si le plus grand des historiens de Rome, Theodor Mommsen, eut, à côté de son écrasante activité d'épigraphiste, de juriste et de philologue, une carrière politique bien remplie : qui pourrait dire lequel de ces deux aspects indissociables précède logiquement l'autre ? « Que le monde est petit et misérable aux yeux de l'homme qui n'y voit que des écrivains grecs et latins ou des problèmes de mathématiques ! »<sup>7</sup>

Le XX<sup>e</sup> siècle atteste le même attrait exercé par l'Antiquité sur les théoriciens et les praticiens de la politique. Tandis que Clemenceau se veut un autre Démosthène<sup>8</sup> ou que Mussolini restaure les faisceaux et rêve de l'Empire<sup>9</sup>, aussi bien l'Allemagne nazie que l'Union soviétique manifestent un intérêt tout particulier pour la recherche et l'enseignement portant sur l'Antiquité gréco-romaine. En Allemagne, les départements d'*Altertumswissenschaft* des universités sont étroitement contrôlés et se voient imposer des thèmes à traiter (la Germanie de Tacite, notamment)<sup>10</sup>. Quant à l'U.R.S.S., si Marx (pourant philologue classique de formation, il n'est peut-être pas inutile de le rappeler) n'a guère écrit sur l'Antiquité, Lénine, lui-même helléniste et latiniste très passable, la met davantage en vedette, et l'histoire ancienne, avec le stalinisme, deviendra l'un des champs d'application privilégiés des schémas marxistes, avec les conséquences que l'on connaît (en particulier la multiplication des études sur l'esclavage, sur Spartacus...)<sup>11</sup>.

---

<sup>5</sup> J. TULARD, *Napoléon ou le mythe du sauveur*, 2e éd., Paris, 1977, p. 270 ; cf. également p. 330, où l'auteur compare fort justement les titres des maréchaux d'Empire à des cognomina ex virtute (ainsi le maréchal Lefebvre fait duc de Dantzig après une victoire à cet endroit).

<sup>6</sup> J. BOUINEAU, *Les toges du pouvoir, ou la révolution de droit antique. 1789–1799*, Toulouse, 1986 ; M. DUBUISSON, *La Révolution française et l'Antiquité*, dans *Cahiers de Clio*, 100 (1989), p. 29–44. — Sur l'influence de l'Antiquité au Moyen Âge et aux temps modernes, voir surtout 1. les trois recueils édités par R.R. BOLGAR à Cambridge : *Classical Influence on European Culture A.D. 500–1500*, 1971 ; *Classical Influence on European Culture A.D. 1500–1700*, 1976 ; *Classical Influence on Western Thought A.D. 1650–1870*, 1979 ; 2. les *Contributi alla storia dei studi classici* édités par A. MOMIGLIANO (6 t. en 8 vol., Rome, 1955–1980) ; 3. les volumes *Présence de...* consacrés à la survie des auteurs latins que publie R. CHEVALLIER dans la collection *Caesarodunum*.

<sup>7</sup> Cité par Cl. NICOLET dans sa préface à Th. MOMMSEN, *Histoire romaine* (éd. abrégée), Paris, 1970, p. xliii.

<sup>8</sup> Dont il écrit d'ailleurs la biographie.

<sup>9</sup> Voir M. CAGNETTA, *Antichisti e impero fascista*, Bari, 1979.

<sup>10</sup> Cf. J. IRMSCHER, *Altsprachlicher Unterricht im faschistischen Deutschland*, dans *Jahrb. f. Erziehungs- u. Schulgeschichte*, 5–6 (1965–1966), p. 22–271 ; V. LOSEMANN, *Nazionalsozialismus und Antike. Studien zur Entwicklung des Faches Alte Geschichte 1933–1945*, Hambourg, 1977 ; L. CANFORA, *La Germania di Tacito di Engels al nazismo*, Naples, 1976.

<sup>11</sup> N.S. GRINBAUM, *Lenin und das klassische Altertum*, dans *Das Altertum*, 6 (1960), p. 78–88 ; J. IRMSCHER, *Lenin e l'antichità*, dans *Dittatura degli antichi e dittatura dei moderni*, éd. par G. Meloni, Rome, 1983, p. 17–30 ; A. DEMAN, *Science marxiste et histoire romaine*, dans *Latomus*, 19 (1960), p. 781–791 ; M. RASKOLNIKOFF, *La recherche soviétique et*

Ce phénomène s'est poursuivi jusqu'à aujourd'hui et ne semble nullement près de s'interrompre. Il ne se passe guère de mois sans que les journaux ne se fassent l'écho de polémiques parfois âpres entre des tenants de causes opposées en matière philosophique ou politique qui choisissent pour s'affronter le terrain de l'Antiquité. Tandis, par exemple, que la Grèce est purement et simplement récupérée par une certaine « nouvelle » droite, dont l'un des groupuscules choisit le sigle GRECE, un « philosophe » à la mode, Bernard-Henri Lévy, se livre contre elle à une attaque en règle ; la polémique qui s'ensuit est largement commentée dans les colonnes du *Monde*, tandis qu'Olivier Todd déclare dans le même journal : « L'histoire ancienne garde un sens, et même plusieurs, pour les hommes de l'âge informatique et nucléaire »<sup>12</sup>. Même les travaux des spécialistes suscitent des débats souvent vifs, inconnus dans d'autres périodes ou d'autres disciplines: pendant que la même « nouvelle » droite tente de s'annexer les travaux d'un Georges Dumézil aussitôt encensé, en réaction, par la presse de gauche, et d'ailleurs bien étonné de tout ce bruit<sup>13</sup>, chaque livre de Moses Finley — sur l'esclavage, sur la démocratie, sur la notion de politique<sup>14</sup> — déclenche dès sa parution une tempête de réactions en sens divers.

La recherche dans le domaine de l'Antiquité gréco-romaine est d'ailleurs plus florissante que jamais. À « l'éclatement » et au « renouveau intellectuel » de la discipline en Europe<sup>15</sup> correspond un effort croissant consenti par des pays dont le lien historique avec cette civilisation est moins direct, voire quasi nul : aux chercheurs américains et soviétiques, il faut maintenant ajouter (entre autres) les Australiens, les Indiens et même les Japonais.

Il est temps de revenir à la question initiale : comment expliquer cette étonnante actualité de l'Antiquité, cette « étrange permanence » de la vénérable '*Altertumswissenschaft*' parmi les sciences humaines les plus à la mode<sup>16</sup> ?

Les facteurs qui pouvaient expliquer en partie une telle permanence lors des siècles précédents ne jouent plus, ou plus guère. L'Antiquité n'est plus cette période à laquelle les gens même moyennement cultivés se réfèrent spontanément parce que c'était celle qu'ils connaissaient le mieux ou le moins mal : le naufrage de l'enseignement de l'histoire au niveau secondaire ne l'a pas épargnée. Elle n'est plus guère non plus ressentie comme porteuse de ces valeurs de référence morales

---

*L'histoire économique et sociale du monde hellénistique et romain*, Strasbourg, 1975 ; P.J. MONTE, *Sovjethistoriografie en klassieke oudheid*, Leyde-Venlo, 1977 ; H. HEINEN, éd., *Die Geschichte des Altertums im Spiegel der sowjetischen Forschung*, Darmstadt, 1980. — L'intérêt pour ces questions a été particulièrement vif en R.D.A. ; cf. J. IRMSCHER, éd., *Antikerezeption, deutsche Klassik und Sozialistische Gegenwart*, Berlin, 1979 ; V. RIEDEL, *Antikerezeption in der Literatur der D.D.R.*, Berlin, 1984.

<sup>12</sup> Cf. le dossier de J. BRUNN, *La nouvelle droite*, Paris, 1979, p. 41–69. Rappelons que G.R.E.C.E. signifie « Groupement de recherches et d'études pour la civilisation européenne ».

<sup>13</sup> Voir notamment son interview par D. Éribon dans *Le Monde* du 14 mars 1982, p. XII, et les préfaces de P. VIDAL-NAQUET à la traduction française de plusieurs de ses livres. — D. ÉRIBON, *Faut-il brûler Dumézil ? Mythologie, science et politique*, Paris, 1992.

<sup>14</sup> M. FINLEY, *Esclavage antique et idéologie moderne*, tr. de l'angl., Paris, 1981 ; *L'invention de la politique*, tr. de l'angl., Paris, 1985.

<sup>15</sup> Pour reprendre les termes de P. VIDAL-NAQUET dans *L'état des sciences sociales en France*, sous la dir. de M. Guillaume, Paris, 1986, p. 56 et 58.

<sup>16</sup> C'est l'expression employée (dans le titre) par le journaliste du *Monde* qui rendait compte de la leçon inaugurale de P. Hadot au Collège de France.

et spirituelles qui ont donné des mots comme « humanisme » ou, précisément, « classique » ; si, du reste, tel était le cas, on pourrait craindre que cela ne joue plutôt à son détriment.

Le succès persistant de l'Antiquité gréco-romaine provient à mon sens de tout autre chose. Deux facteurs surtout peuvent être mis en évidence : 1) l'*Altertumswissenschaft*, par ses méthodes et par son statut épistémologique, rejoint de façon frappante les préoccupations des sciences humaines les plus modernes ; elle a joué, par rapport à certaines d'entre elles, le rôle d'un précurseur souvent méconnu ; 2) le monde gréco-romain s'est trouvé confronté à des problèmes d'organisation de la vie et des rapports sociaux qui offrent des analogies frappantes avec certains de nos propres problèmes parmi les plus actuels. D'où l'irrésistible tentation de faire des comparaisons entre le passé et le présent et de chercher dans le premier des solutions pour le second.

Il me reste à développer brièvement ces deux points.

## 1. L'ANTIQUITÉ ET LES SCIENCES HUMAINES D'AUJOURD'HUI

Trois raisons au moins expliquent que le monde gréco-romain soit de plus en plus considéré comme un terrain privilégié pour les sciences de l'homme : son étrangeté, sa relative accessibilité, son caractère de système clos.

A. Un sentiment trompeur, mais répandu, de familiarité spontanée avec le monde classique a longtemps mené à des assimilations hâtives, contre lesquelles Fustel de Coulanges mettait déjà en garde dans la célèbre préface de *La Cité antique* : « Nous ne manquons guère de nous tromper sur ces peuples anciens quand nous les regardons à travers les opinions et les faits de notre temps (...) Pour connaître la vérité sur [eux], il est sage de les étudier sans songer à nous, comme s'ils nous étaient tout à fait étrangers, avec le même détachement et l'esprit aussi libre que nous étudierions l'Inde ancienne ou l'Arabie »<sup>17</sup>.

Or ce « regard éloigné » est l'une des préoccupations essentielles des sciences humaines modernes, qui y voient le moyen de mieux saisir le fonctionnement d'un système en réduisant au minimum la subjectivité de l'observateur et surtout en le rendant conscient des différences, donc des traits significatifs<sup>18</sup>. Je ne résiste pas au plaisir de citer un peu longuement un texte superbe de Paul Veyne, dans sa leçon inaugurale d'histoire romaine au Collège de France<sup>19</sup> :

*Il s'agit de conceptualiser, par simple curiosité d'ordre ethnographique ou sociologique, l'histoire d'un vieil empire dont les décombres principaux ont pour nom le Digeste ou ce Dante en deux personnes que furent Lucrèce et Virgile. Il y a une poésie de l'éloignement. Rien n'est plus loin de nous que cette antique civilisation ; elle est exotique, que dis-je, elle est abolie, et les objets que ramènent nos fouilles sont aussi surprenants que des aérolithes. Le peu qui est passé en nous de l'héritage de Rome est en nous à des doses combien diluées, et au prix de quelles*

<sup>17</sup> N.-D. FUSTEL DE COULANGES, *La cité antique*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, 1893, p. 1-2.

<sup>18</sup> Cf. Cl. LÉVI-STRAUSS, *Le regard éloigné*, Paris, 1983, recueil dont le titre, d'après l'auteur, « exprime ce qui fait à mes yeux l'essence et l'originalité de l'approche ethnologique ».

<sup>19</sup> P. VEYNE, *L'inventaire des différences*, Paris, 1976, p. 13-14. — Voir, du même auteur, *La société romaine*, Paris, 1991 (recueil d'articles).

*réinterprétations ! Entre les Romains et nous, un abîme a été creusé par le christianisme, par la philosophie allemande, par les révolutions technologique, scientifique et économique, par tout ce qui compose notre civilisation. Et c'est pourquoi l'histoire romaine est intéressante : elle nous fait sortir de nous-mêmes et nous oblige à expliciter les différences qui nous séparent d'elle. Une civilisation moins éloignée de la nôtre n'aurait pas cette vertu ; nous aurions avec elle un langage commun, si bien que la plus grande partie de ce que l'historien aurait à dire pourrait aller sans dire ; l'historiographie pourrait alors s'attarder dans la pénombre où flotte ce qui n'est que vaguement conçu.*

B. Si l'étude de la Grèce et de Rome offre les mêmes vertus épistémologiques et méthodologiques que celle des Tibétains ou des Nambikwara (pour reprendre encore les exemples de P. Veyne)<sup>20</sup>, elle n'est pas, à beaucoup près, aussi difficile d'accès.

Des raisons purement matérielles la rendent beaucoup plus praticable.

a. D'abord, le monde gréco-romain nous a laissé une masse relativement imposante de sources écrites (littéraires et documentaires), surtout concentrées, à vrai dire, à certaines époques particulièrement favorisées, comme l'Athènes classique ou la fin de la république romaine ; cette abondance permet d'échapper au quasi-monopole de l'archéologie, caractéristique d'autres périodes anciennes<sup>21</sup>, et d'atteindre un niveau d'intelligibilité et de conceptualisation satisfaisant.

b. Ensuite, les langues dans lesquelles ces textes sont rédigés ne nous sont pas (encore ?) tout à fait étrangères ; il reste, au niveau universitaire en tout cas, un nombre assez élevé de latinistes et d'hellénistes compétents, et il est certainement moins difficile de trouver des professeurs et des manuels pour apprendre le grec que pour apprendre le papou.

c. Enfin, une longue tradition érudite (au moins depuis la Renaissance) nous a dotés d'un ensemble d'instruments de travail qui n'a d'équivalent dans aucune autre discipline. Malgré les lacunes, qui sont réelles, malgré les plaintes et les critiques (souvent fondées) qui se font entendre çà et là, il reste que nos textes sont dans leur grande majorité édités scientifiquement, voire traduits et commentés, que nos documents sont le plus souvent publiés dans des recueils imprimés, et que tous ces ouvrages

---

<sup>20</sup> P. VEYNE, *L'inventaire des différences*, p. 8. — L'application à l'Antiquité des concepts et des méthodes de l'anthropologie sociale, entreprise depuis une trentaine d'années (cf. C. FRANCIOSI, *Clan gentilizio e strutture monogamiche. Contributo alla storia della famiglia romana*, 2 t., Naples, 1975–1976), continue à renouveler bon nombre de perspectives, surtout en histoire romaine. Voir aussi, plus largement, Chr. MEIER, *Introduction à l'anthropologie politique de l'Antiquité classique*, Paris, 1984.

<sup>21</sup> Et qui pose des problèmes admirablement résumés par A. SNODGRASS, « Archaeology », dans M. Crawford (éd.), *Sources for Ancient History*, Cambridge, 1983, p. 137 : « *archaeological evidence particularly lends itself to misunderstanding of one form or another : occasionally, to misunderstanding by the archaeologist of the identity of what he himself has discovered ; much more often, to his misunderstanding of the meaning of his own and others' discoveries ; equally frequently, to misunderstanding by historians of what is the scope of permissible inference from archaeological data in general or from a particular discovery* » ; voir aussi P. PETIT, *Guide de l'étudiant en histoire ancienne*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, 1969, p. 17 : « le document écrit demeure irremplaçable : quand l'historien ancien, avec ses défauts, est perdu, le réel devient discontinu, et la connaissance sporadique ». — Les limites de la démarche purement archéologique viennent encore d'être rappelées à propos d'un cas fameux, celui d'Alésia, par A. BERTHIER et A. WARTELLE, *Alésia*, Paris, 1990 (cf. le c. r. de D. Porte dans *Latomus*, 57 (1998), p. 943–946).

sont en principe aisément accessibles dans toutes les grandes bibliothèques universitaires. Les orientalistes, par exemple, sont loin de pouvoir s'appuyer sur une telle infrastructure.

C. Mais la particularité la plus essentielle de la période est sans doute celle-ci. Le monde gréco-romain s'est constamment pensé d'une façon très ethnocentrique, comme un système à la fois cohérent et clos, et la réalité correspond largement à cette représentation idéologique. Les Grecs se sont définis par opposition aux Barbares, en tentant d'éviter au maximum leur influence ou même leur contact, et cela plus encore peut-être à l'époque hellénistique qu'à l'époque classique<sup>22</sup> ; la constitution d'un monde gréco-romain bilingue, où le pouvoir était romain et la culture grecque, n'a fait que renforcer l'ethnocentrisme et l'homogénéité du système. C'est sans doute ce qui explique que cette civilisation, malgré son extension énorme dans le temps et dans l'espace, reste un tout assez cohérent pour qu'il soit au moins imaginable de le saisir dans sa globalité.

Les conséquences épistémologiques de ce fait ont été énormes. Il n'y a guère de dix-huitiémiste qui soit, ou même qui songe un instant à essayer d'être, un spécialiste simultanément de la pensée de Voltaire, de l'évolution des prix et de la politique étrangère de Louis XV. Bien plus, ces trois domaines relèvent de trois chercheurs non seulement différents, mais engagés dans des filières institutionnelles distinctes (philologie, économie, histoire) et travaillant avec des méthodes dissemblables, voire irréductibles les unes aux autres : le spécialiste de Voltaire risque en fait d'être incapable non seulement de travailler lui-même sur les prix, mais même de tester, ou à la limite de comprendre, la démarche et les résultats de son collègue. Cette incommunicabilité entre des disciplines qui devraient être complémentaires, souvent dénoncée, est assurément l'un des dangers majeurs pour la recherche contemporaine.

Les antiquisants, surtout depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et le développement de la notion d'*Altertumswissenschaft*, ont une tradition tout à fait différente. Il n'est pas rare de voir un même chercheur s'essayer, souvent avec succès, à plusieurs domaines au premier abord très différents (analyse littéraire, histoire politique, épigraphie,...), et cela, d'ordinaire, à travers plusieurs époques — il est tout à fait inutile, je pense, de citer ici des exemples.

Mais surtout, la formation de l'antiquisant, quel que soit par la suite son terrain de prédilection, l'a mis en contact avec les différentes disciplines qui constituent l'*Altertumswissenschaft* et l'a ainsi rendu sensible à leurs points communs et à leurs convergences : la compréhension réciproque, l'appréciation de la démarche et des résultats de l'autre est plus aisée entre un mycénologue et un spécialiste de l'*Histoire Auguste* (pour prendre, évidemment, un cas extrême) qu'elle ne l'est entre deux des dix-huitiémistes imaginés plus haut.

Or cette saisie d'un système dans sa globalité, grâce à la combinaison d'une série d'approches et de techniques dont aucune n'est étanche par rapport aux autres, et dont chacune ne perd pas un instant de vue le but commun, c'est l'idéal même que se propose de plus en plus l'histoire, au fur et à mesure qu'elle devient « nouvelle », c'est-à-dire qu'elle se rapproche de la sociologie. C'est aussi un idéal dont l'anthropologie culturelle (ou ethnologie) est peut-être plus proche encore que l'histoire, dans la mesure précisément où elle prend pour objet d'étude des systèmes à la fois plus exotiques (donc plus facilement conceptualisables) et de dimensions plus réduites.

---

<sup>22</sup> Cf. mes *Remarques sur le vocabulaire grec de l'acculturation*, dans *RBPb*, 60 (1982), p. 5–32.

La vénérable *'Altertumswissenschaft'*, telle que la symbolise un chercheur complet comme Mommsen, est ainsi, paradoxalement, plus que jamais d'actualité. Les antiquisants ont une mise en garde à faire et, ce qui est mieux, un remède à proposer contre l'hyperspécialisation qui menace aujourd'hui le projet global des sciences sociales. Ils sont d'ailleurs, d'une certaine manière, les précurseurs de celles-ci.

## 2. PROBLÈMES ANTIQUES ET PROBLÈMES MODERNES

L'Antiquité gréco-romaine dans son ensemble frappe par son inventivité, par la richesse et la variété extraordinaire des réponses qu'elle a apportées aux problèmes et aux défis qui se sont présentés à elle. Le fait a été souvent relevé ; il a servi de point de départ à de vibrantes apologies<sup>23</sup>. Ce point de vue, qui est légitime, ne nous intéresse pas ici. L'actualité de l'Antiquité ne vient pas des efforts de ses thuriféraires, mais de l'intérêt que manifestent pour elle des chercheurs en quête d'« invariants transhistoriques », ou si l'on préfère de faits comparables permettant de dégager une permanence.

Il serait vain de prétendre dresser une liste exhaustive des analogies qui ont attiré l'attention des historiens ou des politiques et conduit à formuler autrement certains débats ou à leur amener de nouveaux arguments. Je me contenterai d'en esquisser brièvement quelques-unes, principalement empruntées à l'histoire romaine ; il sera successivement question des conflits de langues et de cultures, de l'impérialisme, de la violence politique et de l'antisémitisme.

### A. CONFLITS DE LANGUES ET DE CULTURES

Le monde romain classique constitue, comme on sait, un vaste ensemble pluriethnique et plurilinguistique. Dans sa partie occidentale, le latin a mis des siècles à éliminer les substrats (étrusque, gaulois, ibère, punique) ; en Orient, le grec ne les a jamais totalement supplantés et il subsiste lui-même à côté du latin. Les deux grandes langues classiques sont d'ailleurs confrontées l'une à l'autre non seulement sur un plan géographique (on a pu parler de la frontière linguistique des Balkans), mais aussi à l'intérieur même de la société. La classe dominante se caractérise à travers tout l'empire par son bilinguisme fonctionnel : si le latin, que doivent apprendre Plutarque ou Lucien, est la langue du pouvoir, le grec, qu'aiment à parler entre eux César ou Cicéron, ne cessera jamais tout à fait, même après le développement de la littérature latine, d'être la langue privilégiée de la culture.

Une telle situation ne pouvait manquer d'entraîner l'apparition de conflits, ou plus exactement la traduction sur le plan hautement symbolique de la langue de conflits préexistants à d'autres niveaux, économique, politique ou social. Cet aspect du monde romain, qui affleure pourtant constamment dans les textes littéraires et documentaires, a longtemps été sous-estimé. L'âge contemporain, avec l'émergence de nationalismes liés à la langue, nous y a sensibilisés, surtout dans les pays qui se trouvent eux-mêmes dans une telle situation, comme le Canada, la Suisse, la Belgique ou la Finlande.

On a pu ainsi prendre conscience de l'existence de situations qui offraient des analogies frappantes avec ce que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Le complexe d'infériorité amenant

---

<sup>23</sup> Celles, par exemple, de M. Yourcenar dans les *Mémoires d'Hadrien* (p. 55–56 de l'édition du « Livre de Poche ») ou de Montherlant dans la *Guerre civile* (postface, p. 193 de l'éd. Gallimard).

certain intellectuels romains, *eruditi Graecis litteris, contemnentes Latinas*<sup>24</sup>, à renier leur langue et leur culture et à vouloir être considérés désormais comme des Grecs ; l'affectation de certains autres, parfaits bilingues, à passer pour des hellénistes médiocres, quitte à faire des fautes exprès<sup>25</sup> ; l'autocensure des magistrats qui évitent de s'exprimer en grec dans l'exercice de leurs fonctions alors même qu'ils en seraient parfaitement capables et que cela pourrait leur faciliter les choses<sup>26</sup> : autant d'exemples de comportements que l'actualité nous permet de mieux comprendre et de replacer dans une perspective plus large, et qui, en retour, nourrissent utilement une réflexion orientée vers l'action.

Cette constatation peut d'ailleurs être étendue aux conflits de cultures, et Pierre Vidal-Naquet déclarait il y a quelques années : « aucune époque mieux que la nôtre n'est capable de comprendre ce qui s'est passé quand les Grecs ont imposé leur mode de civilisation à l'Orient, devenu par là 'hellénistique' »<sup>27</sup>.

Culture dominante et cultures dominées, sociétés biculturelles, processus d'acculturation et de déculturation, d'assimilation et de résistance : autant de concepts anthropologiques aujourd'hui couramment maniés par les antiquisants et qui contribuent à renouveler bien des problématiques<sup>28</sup>.

## B. L'IMPÉRIALISME

Il y a longtemps que la conquête romaine intéresse, voire fascine, tous ceux qui entreprennent de réfléchir sur l'histoire universelle. Tant l'expansion apparemment irrésistible d'une petite ville du Latium que sa capacité à fonder et à faire durer un empire énorme et aussi composite ont suscité, outre l'étonnement ou l'admiration, la tentation de généraliser et de chercher à dégager de l'histoire de cet empire modèle des constantes valables pour tous les empires : la démarche apparaît, par exemple, aussi bien chez Bossuet que chez Montesquieu (quoique, évidemment, d'une manière très différente). Plus significatif encore pour notre propos est le fait que l'apparition du mot et du concept d'impérialisme (au début du XX<sup>e</sup> siècle, à propos de la Grande-Bretagne), suivie de débats théoriques qui n'ont pas encore cessé, ait entraîné presque aussitôt un « retour à Rome » : tandis que l'impérialisme romain, archétype de tous les impérialismes, est au centre des réflexions d'un Schumpeter<sup>29</sup>, les historiens de Rome eux-mêmes se saisissent de ce nouveau concept pour tenter de démontrer qu'il s'applique parfaitement — ou qu'il ne peut en aucun cas s'appliquer — à leur période. D'où un débat historiographique, qui concerne assurément des cercles plus restreints, mais

---

<sup>24</sup> CIC., *Fin.*, 1, 1. Cf. M. DUBUISSON, *Le grec à Rome à l'époque de Cicéron. Extension et qualité du bilinguisme*, dans *Annales ESC*, 47 (1992), p. 187–207 ; *Le contact linguistique gréco-latin : problèmes d'interférences et d'emprunts*, dans *Lalies*, 10 (1992), p. 91–109.

<sup>25</sup> CIC., *Att.*, 1, 19, 10.

<sup>26</sup> V. MAX., XI, 2, 2–3 ; M. DUBUISSON, *Y a-t-il une politique linguistique romaine ?*, dans *Ktéma*, 7 (1982), p. 187–210.

<sup>27</sup> *Le Monde* du 15 décembre 1980, p. 16.

<sup>28</sup> Cf., entre autres, M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976 ; A. MOMIGLIANO, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, tr. de l'angl. par M.-Cl. Roussel, Paris, 1980.

<sup>29</sup> L'inventeur du terme paraît être J.A. HOBSON, *Imperialism. A Study*, Londres, 1902. — J. SCHUMPETER, *Soziologie der Imperialismen*, dans *Archiv f. Sozialwiss. u. Sozialpol.*, 44 (1919), p. 1–29 et 275–310 ; voir maintenant *Impérialisme et classes sociales*, Paris, 1984. — On trouvera une introduction aux débats sur l'impérialisme dans T. KEMP, *Theories of Imperialism*, Londres, 1967, et Ph. BRAILLARD — P. DE SENARCLENS, *L'impérialisme*, Paris, 1980 (coll. « Que sais-je » n° 1816).

dont les rapports avec le débat général sur l'impérialisme sont constants, et qui est actuellement en histoire romaine l'un des plus animés et l'un de ceux qui donnent lieu à la bibliographie la plus abondante<sup>30</sup>.

Un tel débat présente certes bien des dangers, notamment parce qu'il est, par sa nature même, rarement exempt d'arrière-pensées politiques, et donc de simplifications abusives ou d'analogies trop spectaculaires et trop superficielles. Les avantages l'emportent cependant largement sur les inconvénients, tant pour l'histoire romaine que pour la science politique et l'idéologie. Pour la première, ce débat a été et est encore une incitation constante à ouvrir de nouveaux chantiers ou à en rouvrir de délaissés : on peut penser que le développement actuel des études sur les chevaliers (et en particulier les publicains), les groupes de pression, la finance et la banque, les mines ou la conception de l'espace géographique ne serait pas ce qu'il est sans la présence constante, à l'arrière-plan, d'une problématique de l'impérialisme. Quant à la science politique, elle n'a pu que gagner à la mise à l'épreuve des faits de théories et de concepts parfois sommaires : parmi les nombreux antiquisants italiens d'aujourd'hui qui se réclament du marxisme, il ne s'en trouve plus guère qui donneraient de l'impérialisme la définition de Lénine...<sup>31</sup>

### C. LA VIOLENCE POLITIQUE

L'histoire intérieure de Rome à la fin de la république nous intéresse tout aussi directement. Cette « révolution romaine », pour reprendre une expression célèbre, est l'une des périodes de l'histoire ancienne pour laquelle nous disposons de la documentation la plus riche ; ces textes (Cicéron, César, Salluste,...) sont d'ailleurs, pour d'autres raisons, parmi les mieux connus et les plus souvent lus de la littérature latine.

Or ce dont ils parlent — le grippage progressif d'un système institutionnel devenu incapable de répondre aux problèmes de l'heure — est pour nous singulièrement familier<sup>32</sup>. Il suffit pour s'en persuader de décrire en termes généraux les différentes étapes du processus :

1. au départ : le fonctionnement d'une oligarchie de fait derrière la façade d'un système où la participation de tous à la prise de décision est garantie<sup>33</sup> ;

---

<sup>30</sup> Pour me limiter aux ouvrages et articles les plus marquants des vingt dernières années : E. BADIEN, *Roman Imperialism in the Late Republic*, Oxford, 19682 ; R. WERNER, *Imperialismus und römische Ostpolitik im zweiten Jahrhundert v. Chr.*, dans *ANRW*, I, 1 (1972), p. 501–563 ; P. VEYNE, *Y a-t-il eu un impérialisme romain ?*, dans *MEFRA*, 87 (1975), p. 793–855 ; Cl. NICOLET, *L'« impérialisme » romain*, dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, t. II : *Genèse d'un empire*, sous la dir. de C. N., Paris, 1978, p. 883–920 ; P.D.A. GARNSEY – C.R. WHITTAKER (éd.), *Imperialism in the Ancient World*, Cambridge, 1978 ; D. MUSTI, *Polibio e l' imperialismo romano*, Naples, 1978 ; W.V. HARRIS, *War and Imperialism in Republican Rome 327–70 B.C.*, Oxford, 1979, et les contributions du colloque *L'impérialisme romain : histoire, idéologie, historiographie*, dans *Ktèma*, 7 (1982) et 8 (1983).

<sup>31</sup> Sur le double bénéfice qu'entraîne une telle collaboration entre antiquisants et politistes, voir Cl. NICOLET, *Histoire de l'Antiquité classique et science politique*, dans *BAGB*, 1975, p. 231–258 et Chr. MEIER, *Introduction à l'anthropologie politique de l'Antiquité classique*, Paris, 1984.

<sup>32</sup> Faut-il préciser que, relisant en 1999 ces lignes écrites en 1985, je n'ai pas jugé utile d'y changer quoi que ce soit ?

<sup>33</sup> Remarquons à ce propos que la position du problème en termes, d'emblée, d'existence ou de non-existence de la « démocratie » à Rome est un bel exemple d'analogie imprudente et d'utilisation abusive à propos de l'Antiquité de concepts modernes flous et mal adaptés (c'est le défaut, à mon sens, de N. ROULAND, *Rome, démocratie impossible ? Les acteurs du pouvoir dans la cité romaine*, Aix-en-Provence, 1981). Ceci n'interdit pas le questionnement des sources

2. la sclérose de cette oligarchie devenue incapable à la fois de se renouveler elle-même, de faire face à des problèmes nouveaux et de tenir compte de la pression croissante des autres catégories sociales ;
3. la multiplication des tensions à l'intérieur même de cette oligarchie et à l'extérieur ;
4. l'incapacité du système à résoudre ces conflits par les moyens institutionnels normaux ;
5. l'irruption, par conséquent, de la violence comme moyen d'action politique (de l'assassinat des Gracques aux bandes armées — faut-il parler de terrorisme ? — de Clodius et de Milon)<sup>34</sup> ;
6. la conviction croissante, chez les catégories sociales exclues du système, que leur seule issue est de s'en remettre à un leader charismatique ;
7. le ralliement à cet homme providentiel de couches plus larges excédées par la violence ;
8. l'instauration d'une dictature militaire.

#### D. L'ANTISÉMITISME

L'examen des attitudes romaines envers les Juifs est tout aussi instructif, tant à cause des différences qu'à cause des ressemblances. S'il ne peut être question d'un antisémitisme romain, c'est-à-dire d'une hostilité à la « race » juive (puisque le mythe de la race est purement moderne)<sup>35</sup>, on n'en trouve pas moins dans les textes latins, surtout à partir du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, des traces non équivoques d'antijudaïsme ou de judéophobie. Ce rejet du Juif, dont on craint la concurrence ou dont on met en cause le refus (réel ou supposé) de s'assimiler, nous rappelle bien des souvenirs récents ; le rôle de l'historien est de s'interroger sur les raisons d'une pareille constance du phénomène à travers le temps, mais aussi d'en rappeler la contingence et la diversité des manifestations. Les stéréotypes romains anti-juifs sont souvent, en effet, bien différents des nôtres : ainsi, le Juif des phantasmes romains n'est-il nullement un riche, un banquier ou un usurier, mais bien, au contraire, un mendiant pouilleux<sup>36</sup>.

Bien d'autres points de contact entre le monde romain classique et nous pourraient encore être évoqués, comme la résurgence d'une aspiration à l'irrationnel et son utilisation politique (en clair, le phénomène des sectes).

La perspective adoptée dans ces pages n'a du reste rien d'original. Sur un plan plus général, tous les historiens la connaissent bien et l'adoptent constamment, sans toujours, à vrai dire, oser l'avouer ou se l'avouer. C'est que l'histoire comparée n'a pas souvent bonne presse. Les arguments qu'on lui oppose — quand on lui en oppose — sont bien connus ; ils se ramènent essentiellement à deux. Le premier, éculé, ne mérite pas qu'on y revienne : l'histoire serait connaissance de l'individuel, de l'unique, science des choses qui ne se répètent pas — une contradiction dans les termes qui a été dénoncée depuis longtemps<sup>37</sup>. Le second a plus de consistance ; il met l'accent sur le danger des

---

anciennes en fonction de leurs propres concepts (cf. M.I. FINLEY, *Démocratie antique et démocratie moderne*, et Cl. NICOLET, éd., *Demokratia et aristokratia*, et *Du pouvoir dans l'Antiquité : mots et réalités*, Genève, 1990).

<sup>34</sup> Cf. A. LINTOTT, *Violence in Republican Rome*, Oxford, 1968 ; W. NIPPEL, *Public Order in Ancient Rome*, Cambridge, 1995.

<sup>35</sup> Chr. DELACAMPAGNE, *L'invention du racisme*, Paris, 1983.

<sup>36</sup> Voir M. STERN, *Greek and Latin Authors on Jews and Judaism*, 3 t., Jérusalem, 1974–1984 ; V. NIKIPROWETSKY, éd., *De l'antijudaïsme antique à l'antisémitisme contemporain*, Lille, 1979.

<sup>37</sup> Voir notamment G. BARRACLOUGH, *Tendances actuelles de l'histoire*, Paris, 1980, en part. le ch. V.

rapprochements trop vagues, trop généraux, hâtivement établis par des demi-spécialistes de chaque période.

Il est vrai que bien des pages écrites au nom de l'histoire comparée eussent gagné à demeurer blanches — on songe à certains aspects de l'œuvre d'un Toynbee<sup>38</sup>. Il est vrai aussi que ni les Grecs ni les Romains, pour revenir à eux, ne sont en tous points semblables à nous — d'ailleurs, si tel était le cas, qu'auraient-ils à nous apprendre ? Ce sont précisément les différences qui font prendre conscience des points communs. Kurt von Fritz relève à bon droit que les Grecs n'ont pas, et pour cause, de solutions à nous offrir pour les problèmes créés par la technique<sup>39</sup>. Ils peuvent cependant, paradoxalement, nous aider à mieux poser certains d'entre eux — en nous faisant prendre conscience, par contraste, de la place démesurée que la technique a prise dans notre propre civilisation.

L'effort fait pour dégager des constantes (qui permettront ensuite d'expliquer les traits particuliers), la confrontation des époques et des civilisations et l'éclairage nouveau qui en résulte pour la nôtre constituent la meilleure justification de la recherche historique, et peut-être la seule. Si tel est bien le cas, l'intérêt des différentes périodes est évidemment proportionnel à l'abondance et à la qualité des améliorations qu'elles peuvent apporter au regard que nous jetons sur notre temps. Il n'était peut-être pas inutile de redire que les philologues classiques et les historiens de l'Antiquité sont loin, à cet égard, d'avoir à rougir de leur activité et de leur utilité sociale.

---

<sup>38</sup> On prendra aisément conscience de l'abîme qui sépare un catalogue d'analogies superficielles d'une approche scientifique en comparant P. GRIMAL, *L'amour à Rome*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1979 à P. VEYNE, *La femme et l'amour sous le Haut-Empire romain*, dans *Annales ESC*, 33 (1978), p. 35–63, qui est à ma connaissance la première analyse sérieuse du problème (reprise dans *Histoire de la vie privée*, éd. par Ph. Ariès et G. Duby, t. I, ch. 1).

<sup>39</sup> K. VON FRITZ, *The Relevance of Ancient Social and Political Philosophy for Our Times. A Short Introduction to the Problem*, Berlin-New York, 1974, p. 5.